

*Le Chant
de la Tamassee*

Ron Rash

Le Chant de la Tamassee

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Reinharez*



Titre original : Saints at the River

Éditeur original : Picador (Henry Holt and
Company)

© 2004, Ron Rash

ISBN original : 978-0-312-42491-6

© Éditions du Seuil, février 2016, pour la traduction
française.

© À vue d'œil, 2016, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0018-4

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À vue d'œil

27 Avenue de la Constellation

C.S. 78264

95801 CERGY-PONTOISE CEDEX

Pour Ann

Elle n'a pas à blâmer le dévot ; mais peut être en mesure de n'en faire l'éloge que sous condition, comme un être qui agit loyalement selon ses droits.

William James, « The Value of Saintliness »

Première partie

Elle descend le chemin qui longe la rivière, laissant derrière elle ses parents et son petit frère toujours autour du pique-nique. Elle a douze ans et ce sont les vacances de Pâques. Son père a pris un congé, ils ont suivi vers le sud la chaîne des Appalaches, premier arrêt à Gatlinburg, puis les Great Smoky Mountains et enfin cette rivière. Elle trouve un coin au-dessus d'une chute où l'eau semble calme et peu profonde. La Tamassee forme une frontière entre la Caroline du Sud et la Géorgie et la fillette veut patauger jusqu'au milieu et mettre un pied en Caroline et l'autre en Géorgie pour pouvoir, de retour dans le Minnesota, raconter à ses amies qu'elle s'est trouvée dans deux États à la fois.

Elle envoie valser ses sandales et s'avance, l'eau beaucoup plus froide qu'elle ne l'avait imaginé, et rapidement plus profonde, atteignant ses rotules, jaillissant sous la surface lisse. Elle frissonne. À cinquante mètres en aval, une haute falaise de granite se dresse vers le ciel pour plonger dans l'ombre cette partie du cours d'eau. La fillette jette un coup d'œil derrière elle, à ses parents et à son frère assis sur la couverture. Il fait plus chaud là-bas,

ils sont en plein soleil. Elle songe à y retourner mais elle est maintenant à mi-chemin. Elle fait un pas et l'eau monte plus haut sur ses genoux. Quatre pas de plus, se dit-elle. Seulement quatre pas et je repars dans l'autre sens. Elle fait encore un pas et le fond sur lequel elle tente de poser le pied n'est plus là, elle est poussée vers l'aval, elle ne panique pas, car elle est bonne nageuse et a réussi tous ses entraînements de la Croix-Rouge. La rivière devient moins profonde, le visage de la fillette fend la surface et elle halète. Elle tâche de se retourner pour ne pas se taper la tête contre un rocher et au moment où elle y pense elle a peur pour la première fois et brusquement elle est de nouveau sous l'eau et l'entend jaillir contre ses oreilles. Elle cherche à retenir son souffle mais son genou se fracasse contre une grosse pierre, elle suffoque de douleur et de l'eau entre à flots dans sa bouche. Puis pendant quelques instants la rivière forme un bassin et ralentit. La fillette se redresse en toussant et en crachant, pantelante, ses pieds raclent le fond comme une ancre qui cherche à s'accrocher à du bois gorgé d'eau ou à une saillie de rocher, le courant accélère de nouveau, elle voit sa famille courir sur la rive et elle sait qu'ils crient son nom bien qu'elle ne les entende pas, le courant la retourne comme une crêpe, elle entend les chutes et sait que rien ne l'en préservera, le courant accélère, accélère encore, un autre rocher s'écrase contre son genou mais elle le sent à

peine alors qu'elle avale à la hâte une goulée d'air avant que la rivière ne la tire sous la surface, elle la sent qui tombe et elle tombe avec elle, l'eau blanchit autour d'elle, elle tombe tout au fond dans l'obscurité, lorsqu'elle remonte sa tête frôle un plafond rocheux et tout est noir et silencieux, elle se dit Ne respire pas, mais le besoin grandit en elle à partir du haut de son ventre et puis il monte et passe par la poitrine et la gorge et alors que ce besoin augmente sa bouche et son nez s'ouvrent en même temps, ses poumons explosent de douleur et puis la douleur a disparu avec l'obscurité, des couleurs vives volent en éclats autour d'elle comme des morceaux de verre et elle se souvient de son cours de sciences naturelles de sixième, du glougloutement de l'aquarium au fond de la classe le matin où le professeur a tenu un prisme hors de la fenêtre pour qu'il s'emplisse de couleur, elle a une dernière et belle pensée – qu'elle est maintenant à l'intérieur de ce prisme et sait quelque chose que le professeur lui-même ne savait pas, que les couleurs du prisme sont des voix, des voix qui tournoient autour de sa tête comme une couronne, et à cet instant ses bras et ses jambes, dont elle ne se doutait même pas qu'ils s'agitaient, s'arrêtent, et la voilà qui fait partie de la rivière.

UN

Des fantômes.

Voilà à quoi je pensais un matin, début mai, les yeux fixés sur l'écran vide de l'ordinateur. J'imaginai cette salle de rédaction quarante ou cinquante ans plus tôt. Il y aurait certainement eu davantage de bruit : claquement régulier des télétypes et des machines à écrire, chaleur, sueur, tintamarre de voix dans toute la pièce. « Animée » aurait été le mot pour la décrire, telle une ruche géante, une ruche enfumée, car de la fumée de cigarette et de cigare aurait bleui l'air au plafond comme un nuage bloqué là. Partout il y aurait eu des hommes, des Blancs, en costume et cravate froissés, avec des bretelles. Ni eau en bouteille ni barres de céréales sur les bureaux de ces gars-là.

Si leurs fantômes étaient revenus errer par ici, ils auraient probablement pensé que les lieux avaient été rénovés et transformés en aile d'hôpital, parce que dans la deuxième année d'un nouveau millénaire les ampoules fluorescentes jetaient un éclat antiseptique. Les visages étaient enfermés

dans des box, l'air sans fumée et à vingt-deux degrés toute l'année. Le plus surprenant pour eux, peut-être, aurait été de voir que la même proportion de femmes, et aux couleurs de peau différentes, occupait les bureaux.

Quelques détails n'avaient pas changé. Grâce à la radinerie de Thomas Hudson, le propriétaire du *Messenger*, les salaires étaient restés bas, les horaires infernaux, et, comme toujours, les dates butoirs imminentes généraient des états chroniques de stress.

Mon rédacteur en chef, Lee Gervais, a interrompu mes réflexions :

« C'est de moi qu'elle est en train de rêver, miss Maggie Glenn, je suppose ! »

Il s'est penché par-dessus mon épaule, ses yeux chassieux et veinés de rouge ont considéré mon écran vide. Il avait trente-huit ans, dix de plus que moi, mais il faisait plus vieux, la chair de son visage était blafarde et bouffie, le peu de cheveux qui lui restait reculant vers les côtés et l'arrière de son crâne. Lee portait une chemisette blanche. Sous les bras, sa peau était aussi flasque que celle d'une vieille femme. Il était d'une famille riche et devait cette mollesse au fait qu'il n'avait jamais

employé ses muscles à soulever quoi que ce soit de plus lourd qu'une raquette de tennis ou un club de golf. Pour le reste, c'était d'avoir picolé trop de gin-tonics.

« Oui », ai-je failli répondre, car je savais que Lee aurait préféré la salle de rédaction d'il y avait cinquante ans, où, entre deux bouffées de cigarette et deux gorgées de whiskey bues à une bouteille glissée dans le tiroir supérieur de son bureau, il aurait pu débiter des blagues cochonnes.

« Non, Lee. J'essaie seulement de me motiver, un jeudi matin, alors que j'aimerais autant être dans mon lit.

– Je crois que je peux faire quelque chose pour toi. Que dirais-tu d'un boulot rêvé pour une photographe ?

– George Clooney vient chez nous ?

– Mieux que ça : une occasion de travailler avec Allen Hemphill sur un sujet qui à coup sûr fera la une.

– Elle est où, l'embrouille ? »

Lee a secoué la tête.

« Comment une fille qui a grandi dans une ferme du comté d'Oconee a-t-elle pu devenir à ce point cynique ? »

Lee avait l'accent du sud de la Caroline du Sud, un accent qu'il cultivait, je le savais, comme un autre peaufinerait une poignée de main franc-maçonnique alambiquée. Et, d'une certaine façon, c'était bien ce qu'était son accent : un signe d'appartenance. Il fleurait bon les vieilles fortunes et les demeures anciennes, Porter-Gaud Academy et les bals de débutantes à Charleston.

« En travaillant un an pour toi, ai-je répondu.

– Alors, ça t'intéresse, oui ou non ?

– Ça m'intéresse. Mais pourquoi pas Phil ou Julian ?

– C'est dans le comté d'Oconee. Toi qui connais les autochtones, tu vas pouvoir traduire à Hemphill le parler des montagnes en anglais courant. »

Il y a donc bien une embrouille, ai-je songé.

« Contrairement à ce que tu as peut-être entendu dire, Lee, le comté d'Oconee n'est pas le cœur des ténèbres. C'est à quatre heures d'ici, pas quatre siècles. »

J'ai tenté de sourire, mais j'avais trop souvent entendu ce genre de commentaires depuis que j'étais venue vivre à Columbia.